

Faits de langues #20 2002 OPHRYS
J. Landaburu & F. Queixalós (eds).

Faits de Langues

Revue de linguistique Éditions OPHRYS

<http://lettres.univ-lemans.fr/fal>

Fidèle à ses objectifs de faire se croiser des disciplines connexes et de faire dialoguer des linguistes d'horizons différents, la revue *Faits de Langues* fait systématiquement alterner des numéros thématiques et des numéros «areaux», visant à porter à l'ensemble de la communauté linguistique ce qui fait la spécificité d'un certain nombre de langues, ceci dans un souci de comparaison et de mise en perspective.

Abonnement pour 2002

n°19 : *Le discours rapporté* (Dir. L. Rosier)
n°20 : *Méso-Amérique, Caraïbes, Amazonie*, Volume 1 (Dir. J. Landaburu, F. Queixalós)

France 50 € / Etranger 60 €

Abonnement pour 2003

n°21 : *Méso-Amérique, Caraïbes, Amazonie*, Volume 2 (Dir. J. Landaburu, F. Queixalós)
n°22 : *Dynamiques de l'écriture. Approches pluridisciplinaires* (Dir. J.-P. Jaffré)

France 52 € / Etranger 62 €

Prix à l'unité pour 2003 : France 27 € / Etranger 33 €

Commande des précédents numéros : Prix à l'unité : n° simple 26€, n° double 52€

1996 n°7 : *La relation d'appartenance*

1996 n°8 : *L'accord*

1997 n°9 : *La préposition : une catégorie accessoire?*

1997 n°10 : *Les langues d'Asie du Sud* (Dir. A. Montaut)

1998 n°11-12 : *Les langues d'Afrique subsaharienne* (Dir. S. Platet et R. Kabore)

1999 n°13 : *Oral-Ecrit : Formes et théories*

1999 n°14 : *La catégorisation dans les langues*

2000 n°15-16 : *La langue des Signes Française (LSF)*

2001 n°17 : *Cortès - Japonais* (Dir. R. Blin et L. Amba)

2001 n°18 : *Langues de diaspora — Langues de contact* (Dir. A. Donabédian)

Rédaction-Organisation

Mary-Annick Morel
16 rue Marx Dormoy
92260 Fontenay-aux-Roses

Abonnement et/ou Commande

Faits de Langues - Ophrys
10, rue de Nesle 75006 Paris
Tél 01 44 41 63 75/Fax 01 46 33 15 97
courriel : edition.ophrys@wanadoo.fr
Cheque libellé à l'ordre de «Ophrys»
CCP Marseille : 11.969-01 U

Linguistique et langues mayas du Guatemala

Colette Grinevald*

La spécificité de la situation du Guatemala aujourd'hui réside dans la dynamique d'un "mouvement maya" qui a pris possession des langues mayas et de la linguistique maya et qui articule aujourd'hui quels types de relation sont recherchés entre les locuteurs mayas et leurs langues, et les linguistes (étrangers et mayas) et les langues mayas. Cet essai rend d'abord compte de l'état des langues mayas du Guatemala et de la nature de ce mouvement maya qui les considère au centre de ses préoccupations, pour se tourner ensuite vers l'évolution des études linguistiques de ces langues faites par des linguistes étrangers au départ mais de plus en plus et presque exclusivement aujourd'hui par des locuteurs mayas. Situation particulièrement marquée dans ce pays et dont les universitaires étrangers ont besoin de tenir compte.¹

1. VUE D'ENSEMBLE DES LANGUES MAYAS DU GUATEMALA

Les langues de la famille Maya sont actuellement parlées sur un territoire qui s'étend sur tout le sud du Mexique (Chiapas et Yucatan) et la plus grande partie du Guatemala (avec une concentration dans le centre et l'ouest du pays). Cette région d'Amérique centrale qui faisait partie de l'ancienne *Real Audiencia de Guatemala* (qui s'étendait à l'est jusqu'au Costa Rica) était une des régions de plus grande densité de population amérindienne de tout le continent avant la colonisation. Elle a été en conséquence, une de celles qui ont souffert une des plus grande détermination de population au temps de la colonisation (de 80% à 90% dans certaines régions, jusqu'à disparition totale de certains groupes dans d'autres), bien que la proportion de survie ait été plus importante dans le centre et l'ouest du Guatemala, et la récupération démographique ultérieure aussi. Le Guatemala est un des pays d'Amérique latine avec la plus grande proportion de population indienne (60% de population maya) et le plus grand nombre de locuteurs de langues amérindiennes (ils dépassent les six millions sur un territoire de 108,889 km²).

On compte aujourd'hui 21 langues mayas parlées au Guatemala, dont 4 bénéficient d'un statut spécial de langues "majoritaires", les autres recevant le

* Laboratoire Dynamique du Langage (DDL) et Département des Sciences du Langage, Lyon2-CNRS.

¹ Voir de semblables injonctions pour les pays d'Amérique du Sud dans Grinevald (1998).

titre de langues "minoritaires", leurs populations de locuteurs allant de plus de un million à quelques milliers par langue². La famille de langues mayas constitue donc aujourd'hui un des ensembles de langues amérindiennes les plus vivants. Leur vitalité est manifeste dans le fait que les locuteurs mayas sont en majorité absolue dans la plupart des communautés du centre et de l'ouest du pays, et que de nombreux Mayas, surtout dans la tranche de population la plus âgée, sont encore monolingues mayas. Cependant, malgré ces signes démographiques de vitalité, la perte accélérée de ces langues dans les populations les plus jeunes est considérée comme alarmante. La menace ne concerne pas seulement les langues minoritaires (sont en particulier identifiées comme en danger l'it'zaj, le mopan, l'uspanteko, le ch'orti, le popi et le poqomam), mais aussi les langues majoritaires, en particulier le kaq'chikel, délaissé par les nouvelles générations.

2. LA DÉFENSE DES LANGUES MAYAS AU CENTRE DES REVENDICATIONS DU MOUVEMENT MAYA

La "violencia" est un euphémisme couramment employé pour désigner une décennie de guerre de contre-insurgente menée par les forces militaires guatémaltèques qui a pris, à son apogée au début des années 80, la forme d'un véritable génocide maya. À la suite de ce conflit sanglant, le mouvement de revendication identitaire maya, dit "le mouvement maya", s'est présenté comme une réponse maya à la recherche d'un modus vivendi entre ladinos et indigènes (mayas, xinca et garifunas) d'une société guatémaltèque reconnue comme multiculturelle et plurilingue³. La spécificité du mouvement maya est d'opérer entièrement dans un contexte légal et constitutionnel et de proposer une stratégie pacifique d'ouverture d'un espace dans lequel sont reconnus les droits culturels et linguistiques des Mayas, dans le contexte de la défense actuelle des droits des populations indigènes du monde entier. Les revendications linguistiques sont

² *Langues majoritaires* : K'iche' 1,896,007; Mam (et Tektitko) 1,531,854; Kaqchikel 1,032,128; Q'eqchi' 732,340. *Langues minoritaires* : Ach' 324,750; Q'angob'al 211,687; Tzotzil 160,907; Ixil 134,340; Poqomam 130,928; Popi' 87,489; Chuj 86,266; Ch'orti' 76,782; Aka'ekol 40,991; Mopan 13,460; Uspanteko 8,500; Itzaj 1,835. (chiffres non donnés pour Sipakapense et Sakapulteko). Statistiques du rapport final du Séminaire National : Régions Sociolinguistiques pour la décentralisation du Cours 7-9 mars 2001. Antigua, Guatemala.

³ Les demandes de ce mouvement sont amplement discutées au Guatemala et sont clairement exprimées dans une série de documents dont nous ne citerons que trois : le texte original d'un des principaux porte-paroles du mouvement maya, Demetrio Cofit' Cuxil 1988, 1994; le document du 2ème Séminaire de l'Académie des Langues Mayas du Guatemala (ALM/G) de 1989, et le Point 3 des Accords de Paix Ferme et Durable de 1995 (Les Accords sur l'Identité et les Droits des Peuples Indigènes) signés entre le Gouvernement du Guatemala et l'Unité Révolutionnaire Nationale Guatémaltèque (URN/G) au Mexique sous les auspices des Nations Unies. Voir aussi Esquit Choy & Galvez Borrell 1997.

présentées comme prioritaires, dans la mesure où les langues mayas sont considérées comme l'élément essentiel de la continuité et de la spécificité maya. Elles prennent en fait le pas sur les demandes territoriales, politiques, économiques et sociales, et sur les revendications civiles et militaires, le raisonnement étant que les mayas veulent participer à la vie du pays en tant que mayas, et que tant que les mayas n'auront pas développé leur identité maya, ils ne seront pas prêts à entamer des négociations.

Au delà des demandes juridiques d'officialisation et de co-officialisation des langues mayas, ces revendications linguistiques incluent : le développement des langues mayas, des programmes urgents pour sauver les communautés linguistiques en danger d'extinction (xinca non-maya inclus), le développement et l'utilisation des langues mayas dans le système éducatif, les instances publiques, les tribunaux de justice, et les moyens de communication.⁴ L'étude scientifique des langues mayas est en conséquence reconnue comme centrale et primordiale, mais elle est contemplée dans un nouveau contexte d'autodétermination des mayas. Cofit' Cuxil (1988, 1990, 1994) redéfinit la relation des linguistes étrangers aux langues mayas, à leurs locuteurs et à la linguistique, arguant qu'il leur revient essentiellement de restituer les connaissances sur les langues mayas qu'ils ont développées et publiées dans des langues étrangères inaccessibles aux mayas (principalement l'anglais) et de contribuer à la formation de linguistes mayas d'origine maya.

3. L'ÉVOLUTION DE LA LINGUISTIQUE MAYA

La deuxième moitié du XX siècle a vu l'essor de la linguistique maya aux mains de linguistes étrangers. Deux perspectives sur la question seront considérées : celle de l'apport de la linguistique maya à la linguistique amérindienne et la linguistique générale, et celles des acteurs de cette linguistique entre 1950 et 1980 (clairement identifiés en deux groupes distincts, SIL et non-SIL).

Les premières études (de la famille maya en général), ont porté sur des thèmes de linguistique historique (reconstruction du Proto-Maya, établissement des relations génétiques entre les langues et de la constitution de la famille maya, application de la méthode glotto-chronologique combinée à la méthode de linguistique comparative, reconstitution des mouvements migratoires et de la diversification des mayas, études du phénomène de contact intensif dans cette région Mésio-Américaine. Plus tard de nombreuses études synchroniques ont suivi, qui ont porté entre autre sur l'ergativité, les systèmes de voix (passives, antipassives, applicatives), les ordres de constituants (verbes initiaux, rigides ou

⁴ Est aussi mentionné l'annulation des activités de l'institut linguistique d'été (SIL/ILV) traducteur de bible, accusés de "semer la confusion et la division dans les municipalités et communautés mayas" et de s'être opposés à la formation de l'académie des langues mayas et à l'unification des alphabets.

variables et dépendants de notion de finitude des arguments), en débouchant sur des études de catégories grammaticales spécifiques à la famille (classificateurs, positionnels, directionnels) et aux phénomènes de grammaticalisation qui les ont produites).

Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, les langues mayas sont devenues l'objet d'études linguistiques plus ou moins orchestrées de la part de linguistes étrangers provenant dans leur quasi-totalité des États-Unis. Le premier contingent a compris des dizaines de missionnaires du SIL/ILV⁵, tandis que se montait à partir des années 70, un réseau actif de linguistes mayanistes non missionnaires.⁶

Le premier grand tournant dans le développement d'une linguistique maya avec et pour les mayas, et indépendante des institutions missionnaires, fut la création du Proyecto Lingüístico Francisco Marroquín (PLFM) en 1970. Cette institution à but non lucratif, apolitique et laïque avait pour objectif de produire du matériel dans les langues mayas, en particulier du matériel technique, et de former des linguistes de langue maternelle maya.⁷ Dans un arrangement un peu surprenant, le PLFM obtint du financement du Peace Corps des États-Unis, de la Fondation Ford et de OXFAM, pour un projet qui consistait à associer des étudiants en doctorat inscrits dans des universités des États-Unis avec des

⁵ L'Institut Linguistique d'Été (SIL/ILV) est arrivé au Guatemala en 1952 pour travailler sous contrat pour l'Institut National Indigène (INI) afin de produire des manuels scolaires et pour former des maîtres d'école dans les régions indigènes. L'aventure conjointe INI/ILV avait comme objectif l'incorporation des enfants mayas dans le système éducationnel national, pour cimenter la base de l'intégration culturelle si importante pour l'état guatémaltèque. Les buts de l'ILV ne s'arrêtaient pas là car leur objectif fondamental était et continue à être l'érosion de la position bien établie de la religion maya et du catholicisme et de promouvoir le protestantisme à travers les traductions de la Bible... Les linguistes du ILV développent des alphabets différents pour chaque langue, et adoptèrent leurs publications à des dialectes de communautés spécifiques, ce qui les amenèrent à être accusés de fomenter la fragmentation linguistique de la population maya. Malgré les critiques faites à cet organisme, il est admis que de nombreux membres du mouvement maya actuel ont participé à l'origine à des programmes de l'ILV. L'ILV a aussi aidé la création de la première organisation au Guatemala qui se soit dédiée à la promotion de la littérature indigène, l'Association d'écrivains Mayas du Guatemala (AEMG). (Selon Fisher 1999).

⁶ Ce réseau a organisé des *Arelers mayas* en Juillet en alternance entre le Guatemala et le Mexique, de 1974 à 1980, date du retrait des linguistes dû à la "violence", des *sessions mayas* au colloque annuel de la Société pour l'Étude des Langues Indigènes de l'Amérique (SSILA). Un bulletin trimestriel, *The Mayan Newsletter*, est publié trimestriellement depuis 1974, et une revue *The Journal of Mayan Linguistics* a été fondée en 1980. Parmi les mayanistes de ce réseau, les plus actifs ont été Aissen, Brody, Campbell, (Grinevald) Craig, Dakin, Dayley, DuBois, Edmonson, Elliott, England, Furbee, Hopkins, Josseland, Kaufman, Laughlin, Lounsbury, Macri, Martin, Maxwell, McQuown, Quizar, Smith, Stark.

⁷ Voir Chacach (1997), Fisher (1999) et England (1999).

équipes de locuteurs mayas, dans des programmes d'enseignement mutuel.⁸ 14 langues et 26 dialectes ont été ainsi étudiés. C'est T. Kaufman, dans son rôle de consultant linguistique en chef du PLFM, qui inspira la création d'une nouvelle orthographe pour les langues mayas, dans le but de redresser les tendances ethnocentriques des missionnaires et de mettre en avant les similitudes entre les langues et les dialectes, et de là l'unité de la culture maya.

Le matériel publié par le PLFM comprend des dictionnaires (kaqchikel, mam, tz'utujil, akateko, ch'orti) et des grammaires (achi, mam, kaqchikel, ch'orti) et une introduction à la linguistique basée sur des exemples mayas rééditée plusieurs fois depuis sa parution (England 1990).

La direction du PLFM passa dans les mains de linguistes mayas en 1975, un des objectifs que s'était fixé le projet. Les activités du PLFM furent suspendues plusieurs années à cause de l'état d'insécurité croissante dénommé "la violencia" qui régnait dans le pays dès le début des années 80. Lorsqu'il a été possible de reprendre les activités, Nora England a organisé des cours de linguistique maya destinés aux locuteurs natifs et toujours pris en charge par le PLFM.⁹ Le PLFM n'a malheureusement pas pu préparer de nouvelle promotion de linguistes depuis 1990.

4. L'ÉMERGENCE DES ACTEURS LINGUISTIQUES MAYAS

Après un silence et une paralysie due à l'état de guerre civile, les activités ont repris avec une vigueur renouvelée vers la fin des années 80, mais, cette fois-ci, elles sont passées principalement dans les mains d'acteurs mayas. Les efforts collectifs nommés ici "le mouvement maya" prirent forme après le Congrès National Linguistique de 1984, au cours duquel fut votée la résolution de créer une institution qui préside à l'élaboration d'un alphabet unifié pour écrire les langues mayas. Dans cette période de transition entre linguistique maya faite par des étrangers et linguistique maya aux mains de locuteurs mayas, deux nouvelles institutions dédiées aux langues mayas et à leur étude linguistique ont émergé : l'Académie des Langues Mayas du Guatemala (ALMG) et le centre de recherche de OKMA. A signaler aussi dans ce même temps l'ouverture dans certaines

⁸ Les linguistes nord-américains du PLFM ont été : 1972-73 (phase I) : Nora England et Will Norman sur le mam, le kichee' et le kaqchikel. 1974-75 (phase II) : Judy Maxwell sur le chuj, Jon Dayley sur le tz'utujil, Tom Larsen sur l'akatek, Steve Steward sur le q'eqchi', Karen Dakin sur le q'anjob'al et l'akatek. 1976-77 (phase III) : Margaret Datz sur le jakalte'k-popti', Glenn Ayres sur l'ixil, Linda Munson sur le mam, Robin Quizar sur le ch'orti', Tom Larsen sur le kichee'.

⁹ En 1988, avec 16 étudiants mayas locuteurs de mam, kichee', kaqchikel, q'eqchi, wastek, tz'utujil, q'anjob'al, poqomam et ch'orti'. En 1989 avec 25 étudiants mayas parlant mam, kichee', kaqchikel, q'eqchi, poqomam, chuj, achi, ixil, tz'utujil et popti'. Beaucoup continuent leurs recherches aujourd'hui et plusieurs d'entre eux font partie du projet OKMA (voir ci-dessous).

universités du pays de programmes universitaires tournés vers les langues mayas et la formation de professionnels de langue maya.

L'*Academia de Lengua Mayas de Guatemala (ALMG)* est l'entité officielle maximale pour la promotion et le développement des langues mayas du pays. Elle fut déclarée institution d'état autonome en 1991. Plusieurs de ses cofondateurs et plusieurs de ses membres actuels sont d'anciens membres du PLFM. Son objectif est de "normaliser l'usage et l'application des langues mayas du Guatemala dans tous leurs domaines". Son accomplissement le plus reconnu est la reconnaissance officielle d'un alphabet unifié (développé par le PLFM avec une opposition très forte de l'ILV).¹⁰ L'ALMG est l'institution censée prendre les décisions finales de standardisation des langues mayas mais dû à sa création encore récente et au fait qu'elle n'a pas de personnel avec formation technique adéquate, elle n'a pas réussi à assumer ce rôle de manière effective, exception faite de l'établissement de l'alphabet (England 1998).

Il existe aujourd'hui des branches locales de cette académie dans 20 des 21 communautés linguistiques mayas du Guatemala.¹¹ Sept des langues ont des programmes de radio. Une des activités de l'Académie est de traduire en espagnol les grammaires écrites en anglais et la constitution. Les leaders respectent le principe d'autodétermination, qui s'applique à chaque communauté linguistique maya comme à toute la population maya face à la population hispanophone, dite "ladina". Pour cette raison, l'ALMG accorde une représentation égale à chaque communauté linguistique au lieu d'une représentation proportionnelle à son nombre de locuteurs, ce qui établit une tension entre les principes d'unité et ceux d'autodétermination. (England 1999).

Oxajuni Keej Maya' Ajitz'ib' (OKMA) a été fondé en 1990 par Nora England, comme une institution indépendante du PLFM.¹² Elle a pour but de poursuivre la formation des équipes de linguistes mayas natifs afin d'étendre l'étude de la linguistique maya et de participer à la production de grammaires et de matériaux scolaires pour l'enseignement des langues mayas. (England (1992, 2001).). OKMA est une institution modèle pour ce qui est de son programme de formation et d'analyse linguistique des langues mayas et qui jouit d'une très bonne crédibilité professionnelle. (Voir England 1998, 1999).

¹⁰ Le résultat du Séminaire sur l'Unification des Alphabets de La Antigua en juin de 1987 a été l'Accord Gouvernemental 1046-87 du 23 novembre 1987 sur l'alphabet unifié des 21 communautés linguistiques listées.

¹¹ Seule manque celle de l'akatek, maintenant considérée comme une langue autonome, mais pour le moment encore associée à l'académie q'anjob'al.

¹² Au départ avec des locuteurs mayas de k'ichee', d'ach', de k'achikel, de q'anjob'al et de poqomam. Les adhésions ont quelque peu changé avec les années, le tzutujil et le mam ont été ajoutés à cette liste, alors que le q'anjob'al n'est plus représenté.

Les activités des membres de OKMA sont variées. Elles incluent des projets de linguistique et de linguistique appliquée, tels la rédaction de grammaires de référence (publiées à ce jour : k'ichee', k'achikel, mam, pokomam, tzutujil¹³); des recherches sur la variation dialectale (dans neuf des langues); l'établissement d'une base de données linguistiques; des propositions de standardisation des langues aux niveaux de la grammaire, du lexique et de l'orthographe (pour les langues k'ichee', k'achikel, poqomam, poqomchi, mam, popit¹⁴) et la formation d'enseignants d'éducation bilingue (12000 maîtres à ce jour).

-Plusieurs programmes universitaires se sont ouverts, parmi lesquels l'Université Rafael Landívar (URL), de la ville de Guatemala, qui propose depuis 1987 une licence de linguistique spécialisée en linguistique maya, ainsi que des diplômes professionnels d'éducation bilingue et d'interprétariat juridique. Les programmes de cette université ont été développés par Guillermina Herrera, Doyenne de la Faculté des Lettres, et diplômée de l'Université de Iowa (d'où vient N. England). Le programme Edmunda de la URL, qui est financé par l'A.I.D des Etats-Unis, a pour but d'assurer aux étudiants mayas une scolarité complète, et compte actuellement 600 étudiants mayas. L'Université Mariano Galvez (UMG, financée par la ILV/SIL) offre des cours de linguistique appliquée et de sociolinguistique maya, programmes dans lesquels la grande majorité des étudiants sont mayas.

De nombreuses autres institutions se sont intéressées aux langues mayas dans le monde de l'éducation, ainsi qu'à la création de groupes d'écrivains, tout en concentrant leurs efforts sur la formation linguistique des locuteurs mayas. Par exemple, la plupart des écrivains reconnus et qui font partie du Programme National d'Éducation Bilingue (PRO-NEBI, aujourd'hui DIGEBI), créé en 1985, sont des étudiants diplômés du PLFM et des programmes universitaires mentionnés ci-dessus.

Cette étude s'est concentrée sur les développements récents au Guatemala, terrain le plus familier de l'auteur, mais il faut néanmoins signaler deux avancées particulièrement récentes, et qui vont certainement avoir un impact important sur le développement de la linguistique maya dans un avenir proche. L'une d'elles est la création d'une nouvelle maîtrise sur les langues indigènes, financée par le Centre d'Études et de Recherche en Sciences Sociales (CIESAS), et qui devrait être re-localisée de Mexico à San Cristóbal de las Casas à partir de 2002. Elle est ouverte à tous les locuteurs natifs de toutes les langues d'Amérique Latine, et devrait accueillir de nombreux étudiants ayant obtenu une licence dans un des programmes universitaires du Guatemala mentionnés plus haut.¹⁴ La deuxième avancée est l'ouverture à l'automne 2001 d'un nouveau Centre d'étude des langues indigènes de l'Amérique Latine à l'Université du Texas à Austin, dont la

¹³ Voir les publications de la maison d'édition Cholsamaj de la ville de Guatemala.

¹⁴ Les principaux linguistes mayanistes de cette formation du CIESAS-Streese sont Zavala, de León et Haviland.

fondatrice et directrice n'est autre que Nora England. Ce programme doit offrir entre autre des enseignements de troisième cycle avec possibilité d'enseignement et de recherche en espagnol. Une élite maya de linguistes de formation universitaire a donc commencé à émerger, entre institutions guatémaltèques et programmes étrangers.¹⁵

CONCLUSIONS

L'exemple du Guatemala est unique dans le monde amérindien d'aujourd'hui. Il possède une population indigène très importante, ainsi que des centaines de milliers de locuteurs de deux dizaines de langues d'une même famille.¹⁶ Dans le contexte défavorable et très généralisé pour les populations amérindiennes d'un taux d'alphabétisme élevé et d'un accès à l'éducation supérieure très limité, des efforts impressionnants sont à noter au Guatemala. Le pays est en proie à une grande effervescence linguistique et se présente comme un laboratoire d'éducation bilingue et multiculturelle, de standardisation linguistique, et de programmes de développement des langues, dans une course effrénée contre le déclin qui menace toutes les langues amérindiennes encore parlées. Mais, du plus grand intérêt pour les linguistes de terrain amérindianistes que nous sommes, est ce mouvement maya des vingt dernières années qui a motivé des programmes de formation de locuteurs natifs en linguistique, en sociolinguistique et en linguistique appliquée, et qui redéfinit d'une façon radicale et incontournable le rôle que sont appelés à jouer les linguistes étrangers, rôle d'encadrement et de formation prioritairement.

¹⁵ On peut ainsi lister un locuteur k'ichee' avec une maîtrise en linguistique de l'Université de l'Iowa et un doctorat de littérature de l'Université de Buffalo, spécialiste d'une re-traduction et re-interprétation du Popol Wuh. Un locuteur pop'it' professeur d'anthropologie à UC-Davis. Plusieurs membres de OKMA étudiants à Austin: un man faisant actuellement un doctorat en linguistique anthropologique après une maîtrise en linguistique, et un q'anjob'al en maîtrise. Un chol du CIESAS-Sureste est aussi maintenant à Austin. Et d'autres se préparent.

¹⁶ Notons au passage l'existence en France d'un certificat d'études mayas à l'INALCO qui inclut l'apprentissage d'une langue maya du Mexique (le yucatèque ou le tseltal) et un cours de grammaire comparée des langues mayas (présentée dans une perspective typologique), en plus de cours d'épigraphie et d'anthropologie. Actuellement les cours de langue et de linguistique sont assurés par A. Monod Becquelin, V. Vapnarski et C. Grinevald.

BIBLIOGRAPHIE

- Academia De Las Lenguas Mayas De Guatemala, 1989, Rapport du Séminaire: Situación actual y futuro de la Academia de las Lenguas Mayas de Guatemala.
- Acuerdo Sobre Identidad Y Derechos De Los Pueblos Indígenas, 1995, Nations Unies, Guatemala, Academia de las Lenguas Mayas de Guatemala (ALMG).
- Chacach M., 1997, El arte de la lengua en los últimos 20 años, *Cultura de Guatemala Año XVIII*, Vol. II, Primer Congreso de Estudios Mayas (II), p. 13-36.
- Cojti Cuxil D., 1988, Lingüística e Idiomas Mayas en Guatemala. 1970-1988, Collection : Cuadernos de Investigación, n° 4-88, Guatemala, Universidad de San Carlos.
- Cojti Cuxil D., 1990, Lecturas sobre la lingüística maya, in N. England & S. Elliott (eds.), *Guatemala*, CIRMA, p. 1-25.
- Cojti Cuxil D., 1994, Políticas para la Revindicación de los Mayas de Hoy, Guatemala, Cholsamaj. (repris dans E. Fischer & R. McKenna Brown (eds.), 1999, *Rujotayixik ri Maya' B'anob'al: Activismo Cultural Maya*, Guatemala, Cholsamaj, p. 31-83).
- England N., 1992, *Autonomía de los idiomas mayas: historia e identidad*, Guatemala, Cholsamaj.
- England N., 1998, Mayan efforts towards language preservation, in L. Grenoble & L. Whaley (eds.), *Endangered languages: Current Issues and Future Prospects*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 99-116.
- England N., 1999, El papel de la Estandarización idiomática en la Revitalización, in E. Fischer & R. McKenna Brown (eds.), *Rujotayixik ri Maya' B'anob'al: Activismo Cultural Maya*, Guatemala, Cholsamaj, p. 215-234.
- England N., 2001, *Introducción a la lingüística maya*, Antigua / Guatemala, PLFM-Cholsamaj.
- Esquit Choy A. & V. Galvez Borrell, 1997, *The Mayan Movement Today*, FLACSO, Guatemala, Serviprensa.
- Fisher E., 1999, El cambio cultural inducido como una estrategia para el desarrollo socioeconómico: el movimiento maya en Guatemala, in E. Fischer & R. McKenna Brown (eds.), *Rujotayixik ri Maya' B'anob'al: Activismo Cultural Maya*, Guatemala, Cholsamaj, p. 83-110.
- Grinevald C., 1998, Language Endangerment in South America: a Programmatic Approach, in L. Grenoble & L. Lindsay (eds.), *Endangered languages: Current Issues and Future Prospects*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 124-160.
- Kaufman T., 1974, *Meso-American Indian Languages. Languages of the world*, Encyclopaedia Britannica, 15th Edition, 22, p. 767-774.

—. 2002*b*. Yurok glottalized sonorants. Paper presented at the Fiftieth Anniversary Conference of the Survey of California and Other Indian Languages, June 2002, University of California, Berkeley.

—. 2003. Yurok syllable weight. *IJAL* 69:4–24.

EXLINE, JESSIE. n.d. Yurok Dictionary. [Eureka, Calif.]: Yurok Tribe.

FERGUSON, CHARLES A. 1975. "Short 'a'" in Philadelphia English. *Studies in Linguistics in Honor of George L. Trager*, ed. E. Smith, pp. 259–74. The Hague: Mouton.

GARRETT, ANDREW. 2001. Reduplication and infixation in Yurok: morphology, semantics, and diachrony. *IJAL* 67:264–312.

HAYWARD, J. M., AND RICHARD J. HAYWARD. 1989. "Guttural": arguments for a new distinctive feature. *Transactions of the Philological Society* 87:179–93.

KROEBER, A. L. 1911. The languages of the coast of California north of San Francisco. *University of California Publications in American Archaeology and Ethnology* 9:273–435.

LADefOGED, PETER, AND IAN MADDIESON. 1996. *The Sounds of the World's Languages*. Oxford: Blackwell.

LINDAU, MONA. 1978. Vowel features. *Language* 54:541–63.

OHALA, JOHN J. 1985. Around flat. *Phonetic Linguistics: Essays in Honor of Peter Ladefoged*, ed. V. A. Fromkin, pp. 223–41. Orlando, Fla.: Academic Press.

PROULX, PAUL. 1984. Proto-Algic I: phonological sketch. *IJAL* 50:165–207.

—. 1985. Notes on Yurok derivation. *Kansas Working Papers in Linguistics* 10:101–44. In *American Archaeology and Ethnology* 22, no. 1:1–215.

ROBINS, R. H. 1958. *The Yurok Language: Grammar, Texts, Lexicon*. UCPL 15. Berkeley: University of California Press.

SAPIR, EDWARD. 2001. Yurok texts, edited by Howard Berman. *Collected Works of Edward Sapir*, vol. 14, Northwest California Linguistics, ed. Victor K. Golla and Sean O'Neill. Berlin: Mouton de Gruyter.

SPOTT, ROBERT, AND A. L. KROEBER. 1942. Yurok narratives. *University of California Publications in American Archaeology and Ethnology* 35:143–256.

TRAGER, GEORGE L. 1930. The pronunciation of "short a" in American Standard English. *American Speech* 5:396–400.

—. 1934. What conditions limit variants of a phoneme? *American Speech* 9:313–15.

—. 1940. One phonemic entity becomes two: the case of "short a." *American Speech* 17:30–41.

VOORHIS, PAUL H. 1988. Kickapoo Vocabulary. *Algonquian and Iroquoian Linguistics*, Memoir 6.

WATERMAN, T. T. 1920. Yurok geography. *University of California Publications in American Archaeology and Ethnology* 16:177–314.

THE USE OF LANGUAGES' NAMES: THE MAYAN CASE

B'ALAM MATEO-TOLEDO

UNIVERSITY OF TEXAS, AUSTIN

Mayas in Guatemala have established official names and spellings for their languages. While the decision to use these names by academics is a matter of personal choice, I point out that such decisions have political effects and an impact on issues of social and linguistic legitimacy in minority communities.

[KEYWORDS: language politics, language names, Mayan languages]

Over the past 30 years, a great deal of linguistic research has been done on Mayan languages, mostly on grammar. However, some has also focused on language revitalization, preservation, and teaching linguistics to native speakers. Institutions like the Summer Institute of Linguistics (SIL), the Catholic church, the Guatemalan government, etc., have trained people to write their languages for varying purposes (such as conversion, castilianization, reading the Bible). Other institutions working on linguistics in Guatemala and which are directed by Mayas trained in linguistics or related fields include the Proyecto Lingüístico Francisco Marroquín (PLFM), the Academy of Mayan Languages of Guatemala (ALMG), Oxlajuuj Keej Maya' Ajtz'iib' (OKMA), and the Universidad Rafael Landívar. It is relevant to point out that most of these organizations have been created and are supported by linguists from outside the area.

The work done by these organizations has contributed in one way or another to the revitalization and preservation of Mayan languages. They have influenced language ideology and identity in Guatemala and have contributed to the officialization of the alphabet for Mayan languages spoken in Guatemala, proposals for the officialization of indigenous languages in Guatemala, the creation of different kinds of grammars, teaching materials, proposals for standardization, dictionaries, and so on. From this standpoint, I would like to discuss the use of the "proper" names of Mayan languages, a discussion I believe can be generalized to other indigenous languages in Latin America. This is part of a broader issue of the relationship between indigenous communities and academics or organizations.

The names for Mayan languages by now are well established and widely used in the communities and organizations in Guatemala. While there are some problematic names that have created discussion among speakers,

Mayan institutions, and scholars (see OKMA 2001:32–36 and Mateo Toledo 1999 for specifics), the standard spelling and “official” names for Mayan languages became more or less well established, among Mayas, in the 1990s.¹ This change replaced old spellings and improper writing of language names with spellings in the official alphabet,² but these new spellings are not always followed as expected. On the one hand, some organizations and linguists (and scholars from other fields) have taken a conservative position on this issue and do not use the new spellings. For example, one finds titles of recent articles, books, and dissertations that use Quiché or Kiche, Cakchikel, Cakchikel, or Kakehikel, Jakalteko, Kekchi, etc., instead of K’iche(e), K’aqchikel, Popit,³ and Q’eqchi’, respectively. On the other hand, many organizations and scholars do use the standardized names. This obviously reflects different political views about indigenous languages and communities.

This may seem to be a trivial issue about “correct” vs. “incorrect” spelling of language names. Does it really make a difference which spelling is used? And why do some linguists and organizations not use the “official” names of the languages? I do not address these questions in detail here, but let me simply point out some relevant issues. First, the “official names” are the result of a long period of work and struggle for language revitalization and recognition, self-definition, and definition of linguistic identity. So failing to use these names in some way undermines these efforts. Second, most of the projects that are carried out by the government or other institutions rely on what has been done by professionals and organizations outside of the country and certainly outside the Maya communities. Consequently, proposals from Mayan scholars and organizations have less effect and power to influence these projects. As a result, the conservative position further disqualifies Mayan efforts. In some cases, it also creates unnecessary discussion and division among speakers of the same languages (see Sis Iboy 1991; 2000 for details on the Achi case). Third, since any professional work informs outsiders about the languages and the people who use them, the “improper” spellings misrepresent these communities. This raises the question of whether linguists should abide by political decisions on how communities define their languages. On the one hand, I believe this is a question of personal choice. Certainly we, as linguists, are not obliged to follow whatever a community defines. On the other hand, linguistic research has an effect on minority languages because it is one of the few public representations of the languages. Due to the complexity of this point, divergences of opinions and

positions arise, and it is not always easy to decide what to do. However, whatever decision is taken has a political effect, which must be considered as well.

Let me address the point of how the result of our work as linguists influences political issues in indigenous communities. If I misspell the name *English*, no doubt this will be taken as a simple problem of lack of education or knowledge of the language without further effects on any political issue related to the language. However, this is not the case for indigenous languages, due to their obvious political, economic, and social differences. Most community leaders lack the academic background, authority, and power to contradict misrepresentations of their languages. They often lack access to the same public information resources academics use. Obviously, under these circumstances, any academic work has great influence on shaping social and political issues within minority communities, and more critically in communities where the future of the language is uncertain.

To conclude, I would like to point out that the use of the official names for languages falls within a more general question about how academics and organizations reshape and support identities and ideologies in favor of or against minority communities, even when their research is not explicitly designed for this purpose. I am not claiming that scholars and organizations are responsible for all the ways the results of their work are used, but I am questioning why some academics and organizations oppose community decisions, because these academic practices may negatively affect Mayan languages. Indeed, as a native speaker of one of these languages, I find it disrespectful that some scholars and organizations do not observe the way we define ourselves and how we wish to name our languages.

REFERENCES

- MATEO TOLEDO, ELADIO. 1999. La cuestión Akateko-Q’anjob’al, una comparación gramatical. Undergraduate thesis, Universidad Mariano Gálvez de Guatemala.
 OKMA. 2001. Maya’ Chii’: Los idiomas Mayas de Guatemala. Guatemala: Cholsamaj.
 SIS IBOY, NIKITÉ JULIANA. 1991. K’ichee’ y Achií ¿Dos idiomas diferentes? Paper presented at the 13o. Taller de Lingüística Maya, Rabinal, Guatemala.
 ———. 2000. Dos Pueblos con un Idioma: el caso K’ichee’-Rab’inalchii’ (Achií). Paper presented at the Latin American Studies Association meetings, Miami.

¹ I use “official names” to refer to what Mayas agree to call their languages and the spelling they use.

² The name Popit’ was decided on in a meeting that took place in Jacaltenango. One of the arguments against Jakalteko is that it refers to people from Jacaltenango and thus misrepresents the linguistic community, since not all speakers are from Jacaltenango.